

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Xavier Gould. des fleurs comme moi

Lucien Montel

Volume 20, numéro 2, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1108464ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4522>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montel, L. (2023). Compte rendu de [Xavier Gould. des fleurs comme moi]. *Voix plurielles*, 20(2), 81–82. <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4522>

© Lucien Montel, 2023



Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Xavier Gould. *des fleurs comme moi*. Sudbury : Prise de parole, 2022. 133 p.

Ce long poème s'affiche comme un manifeste « progressiste » (qui fait « feeler progressive », précise le poète) et queer collé à une identité collective – les francophones d'Acadie qui parlent chiac. Déjà se nouent les jeux de l'identification et de ses possibles rejets qui remuent le texte de bout en bout.

Le texte mélange allègrement l'anglais et le français, se délecte en chiac (« le chiac est fucking hot »), marque ainsi son territoire et son appartenance affirmée à une minorité linguistique. Mais le mélange est tel qu'il s'ouvre à un large public – à quiconque connaît le français et l'anglais – donc à une canadianté tout officielle. La francophonie, il y tient – « wois des mots en anglais qui sont actually en français dans ma brain » – même si la francophonie « er pas great all the time ». Le chiac est trait d'union, et non signe d'exclusion. De même, la langue employée dans le poème, accrochée au quotidien et à l'oralité, est accessible – point besoin de connaissances littéraires ou théoriques pointues – pour dévorer le texte. Tout au plus, on remarquera quelques échos aux récentes pratiques linguistiques consistant à utiliser un point (par exemple, « un.e ») et le pronom « iel », si gracieux, pour désigner l'ensemble des voix. Thématissant l'expérience queer, ce choix paraît immédiatement logique. Un tel usage universalise la langue et, par là, le texte.

Et puis, il y a ces deux motifs qui se repoussent et se complètent : d'une part, l'abjection lorsque le narrateur proclame les intimités du corps, ses ouvertures, bruits et odeurs ; d'autre part, les bribes de phrases descriptives qui évoquent une vie que de nombreuses lectrices et lecteurs reconnaîtront comme leurs – « wois des pissenlits / wois des sprinklers / wois des kids qui jouent à kick-the-can » ; ou bien « dans le salon / avec des Lay's / de la réglisse noire / pis de la Diet Coke ». Ce long poème se lit comme un roman. On y fait part d'une chronologie plus ou moins perceptible et on y rencontre des personnages bien campés sur lesquels certains poèmes se concentrent. Voici quelques titres de portraits : « ton menoncle me veut » ; « dissociating Rhéa » ; « ma sœur » ; « fleur 2 (ma réponse à un homophobic gay elder acadien de Caraquet ».

Ici et là, de magnifiques formulations aiguisent l'appétit de lecture. On se réglera de « out de l'ombrage / plus haut que la vieille fence » ; « comment j'ai fait pour survivre l'adolescence ? / sans qu'anyone s'en mêle » ; « d'un suburb à l'autre / j'ergarde mon reflet dans chaque fenêtre / y cadront mes faillites dans ton salon » ; « s'aimer comme une azalée / rester comme une

maison » ; « iel er un tapis hooké / oversaturated de couleurs invisibles [...] / de mots pas encore écrits » ; ou encore « j'existe pas en pétales timides / j'existe entre les histoires qu'ej raconte ».

Lucien Montel